

Théâtre / Le Radeau de François Tanguy

Fascinant kaléidoscope

Après plus d'une décennie d'absence, le public strasbourgeois retrouve en *Ricercar* l'industriel artisanat du Radeau, derrière les murs de briques du Hall Kablé.

■ Bien plus loin encore qu'à ce Campement établi en 1997 vers la Cathédrale, les souvenirs remontent à une petite trentaine d'années, quand on vécut à Colmar, dans l'improbable cadre du Foyer Sainte-Marie, la naissance du légendaire *Jeu de Faust*. Magique dérouté: ce théâtre ne racontait rien, ne dessinait que des silhouettes, volontiers grotesques, transportait le spectateur dans les limbes d'une action et du mythe en l'entraînant sur le flux d'un étonnant montage d'extraits musicaux.

Trente ans après, rien n'a fondamentalement changé. Le Théâtre du Radeau demeure solitaire en la singularité de ses réalisations, étapes d'un work in progress qui se poursuit sans se répéter et conserve intact son pouvoir d'éveil. Le mot d'ordre étant la recherche «sans projection présumée», précise François Tanguy. Le titre de ce dernier spectacle, *Ricercar*, sonne comme un manifeste. Sans qu'il faille déceler dans le terme musical d'autre indication de structure que la poursuite de motifs scéniques en enchaînements imprévus, il revendique et promet une liberté à la faveur de laquelle chacun butinera son miel.

Dans la beauté des images qui passent

De spectacle en spectacle, c'est sur l'étrange entreprise qui est la sienne, le théâtre, que François Tanguy ne cesse de s'interroger, entraînant dans son questionnement sa troupe de phénoménaux histrions - vraie troupe de sept acteurs formidablement engagés. Son théâtre à lui est un



Ricercar, de François Tanguy. (Photo Didier Grappe)

concentré de toute théâtralité, tragédie, gags de tréteaux et opéra mêlés, et concrétise le rêve d'en retrouver les racines populaires et foraines - à partir de trois fois rien. Ici un bric à brac qui subsisterait après une fête ou un marché, rideaux de plastique, stores ondulés, cadres métalliques. Pauvre matière qu'animerait follement l'imagination, la peuplant de saltimbanques enfarinés en exhibition, marquises-cocottes baroques et hommes costumés rétro façon série B, là un travesti, ici une infante entr'aperçue.

Sur un rythme d'enfer et dans la poésie des lumières, des panneaux manipulés par des acteurs-machinistes qui «déménagent» créent un milieu en mobilité permanente, ouvrent ou creusent la profondeur de champ, démasquent d'abruptes visions plastiquement fascinantes,

comme le ferait un kaléidoscope. Une bande-son comme toujours merveilleusement élaborée tantôt déclenche des courses soudaines, tantôt ménage l'andante d'une halte méditative. Le prodigieux mixage défiant le temps à l'image du télescopage des époques révèle des filiations inattendues, entre quatuors de Beethoven et leurs homologues d'aujourd'hui par exemple, leur donnant pour surprenante coda une échappée verdienne.

Car, dans la beauté des images qui passent, tout est lyrisme, sans cesse culturé, toujours renaissant, prenant son bien dans un florilège de textes non théâtraux, mis à part une scène des Géants de la Montagne de Pirandello. Mais ces morceaux choisis, signés Dante ou Kafka, Lucrèce ou Ezra Pound, acquièrent une dimension dramatique

par la vertu d'un grossissement calculé ou d'une nudité non moins savante, comme dans la narration du suicide manqué de Mandelstam. Bien sûr dans cette polyphonie, on ne saisit de loin pas le contenu de toutes les pages, dont certaines du reste sont dans leur langue originale. Peu importe: comme à l'opéra sans surtitrage, on peut lire le livret, qui est ici fourni. Il suffira de le feuilleter pour mesurer combien ce spectacle, qui parle du théâtre avant toute chose, de son essence insaisissable, de ses archétypes, est aussi ouvert à l'humanité et à ses ombres, que traversent de fragiles rayons.

Christian Fruchart

► Au Hall Kablé du TNS, jusqu'au 21 février. Du lundi au samedi à 20h, le dimanche 15 à 16h, relâche les 8, 9 et 16 février.
☎ 03 88 24 88 24